

L'UNISME

N°ISSN 0987-1187



Lénine (1870-1924)

TRIMESTRIEL

PRIX: 2 F.

N° 2

JUIL. AOÛT. SEPT. 88

**ET SANS DOUTE NOTRE TEMPS PREFERE L'IMAGE
A LA CHOSE LA REPRESENTATION A LA REALITE,
L'APPARENCE A L'ETRE FEUERBACH.**

EDITORIAL

S'il fallait trouver une période type qui illustre le mieux le cirque électoral, celle à laquelle nous assistons actuellement dépasse de loin toutes les espérances du plus anti-électorale qui soit.

Il ne s'agit même plus pour ces leaders politiques de couvrir leur discours d'un programme, ou même d'un semblant de programme ou encore de défendre un pseudo idéal !

En fait, tout réside dans la forme, le spectacle. L'illusion qui constituait le fond est supplantée par cette forme sans consistance qui n'a pour but que de gaver l'auditeur ou le spectateur avide.

Les soi-disant arguments sont remplacés soit par des sondages distillés quasi quotidiennement, soit par le lancement de "bons mots" ou de petites phrases, lancées complaisamment par l'ensemble des médias qui participent ici largement à l'abêtissement général.

Il s'agit à n'en pas douter d'une volonté consciente ou pas de ne voir les périodes électorales que comme de simples joutes sportives ou mieux comme la préparation de pronostics de courses hippiques.

D'ailleurs ce qui pourrait apparaître comme fiction est vite rejoint par la réalité puisque la cinquième chaîne va jusqu'à organiser un concours électoral avec bien sûr à la clef de conséquentes récompenses pour celui ou celle qui aura la chance de trouver le nom de l'heureux élu, avec comme question subsidiaire le pourcentage recueilli.

On peut, à la lumière de cette grande idée, imaginer les grandes perspectives qui s'ouvrent lors des futures élections. Tout est possible, c'est peut-être la seule vision réjouissante qui nous ferait le moins mal supporter ces comédies à répétition.

Ce cirque ridicule n'est en rien en rapport avec les plus simples des réalités vécues au quotidien, les aspirations, les volontés réelles, la vie tout simplement.

Cette mascarade tend à réduire tout espace d'intervention possible, l'anesthésie semble être générale.

Le regard vide et béat du téléspectateur fixe bien ce triste moment.

Il n'a d'égal que le creux et le misérable message qui nous est donné d'entendre.

Il n'est pas besoin de mettre en exergue les déclarations de chacun des candidats pour justifier cette impression. La liste inconsistante des débilités égrées au jour le jour est là pour attester de la médiocrité ambiante.

Il n'est même plus nécessaire de tenter de chercher chez les plus rétifs, a priori défenseurs de la démocratie, de possibles contradictions.

Rien, même plus de faux semblant, maintenant il suffit de s'annoncer, jeune, ou femme, travailleurs, travailleuses, français, dynamique, responsable, etc ... vaste programme. Tous se valent, et sont interchangeables.

Ce misérable spectacle semble plaire et chacun des possibles élus redouble de bêtise, pourquoi se gêner, puisque chacun d'eux sait qu'une réponse sur le même registre leur sera faite entraînant ainsi sans fin ce cycle débile.

Les habitués du rejet de l'électorale avaient autrefois de bonnes raisons de combattre cette illusion de débat, maintenant ils ont tendance à tout simplement ignorer cette farce.

Ce qui peut-être apparaît comme le plus évident c'est l'opposition entre un discours vide, désincarné, absent de toute réalité et de projet réel, face aux besoins et aux attentes, aux aspirations de la population.

Ce qui est attendu comme thème de discussion concerne la future organisation de la société humaine, le rapport de cette société avec l'économie sous toutes ses formes, la prise en compte de ce qui apparaît comme l'essentiel, notre propre destinée, notre propre vie.

En face, les candidats font une impasse totale sur ces préoccupations essentielles. Malgré tout, il faut bien qu'il y ait distinction entre eux.

Mais cette distinction, elle se situe par la confrontation des objectifs réels.

Il suffit de regarder la télévision, le seul élément distractif, c'est l'apparence, la manière d'organiser un meeting, de parler de se faire interroger, ou de passer sur le côté spectaculaire au travers de l'invitation d'un comédien ou d'un chanteur célèbre.

Ce que l'on constate, c'est une désapprobation, par cette minorité de politiciens, de notre avenir, de notre évidente volonté d'organiser et appréhender nous-mêmes l'ensemble de notre quotidien.

Ce qui est vrai pour ces politiciens l'est pour autant d'ailleurs pour toutes les formes d'élections régionales, législatives, syndicales.

Ces élections consistent à déléguer à un homme toutes nos aspirations, sans possibilité aucune d'espérer peser ensuite sur les décisions prises.

Cette escroquerie se révèle encore mieux à l'écoute des déclarations et des débats des députés au Parlement.

Ils donnent l'impression de martiens, coupés de tout, délibérant dans le vide sidéral, sans relation avec les mouvements d'idées susceptibles d'ouvrir en clair notre devenir.

Il est tout de même évident que tous ces messieurs sont si de tout ce qui pourrait ressembler à un soupçon de vie.

La vie elle, se déroule ailleurs, les confrontations, les expériences, les échecs, les espoirs, les réflexions n'ont que faire des lois édictées par ces bavards impuissants à comprendre nos besoins même immédiats.

Denis Letellier

"La plus grande grève générale qui ait jamais arrêté l'économie d'un pays industriel avancé, et la première grève générale sauvagement de l'histoire ; les occupations révolutionnaires et les ébauches de démocratie directe ; l'effacement de plus en plus complet du pouvoir étatique pendant près de deux semaines ; la vérification de toute la théorie révolutionnaire de notre temps, et même ça et là le début de sa réalisation partielle ; la plus importante expérience du mouvement prolétarien moderne qui est en voie de se constituer dans tous les pays sous sa forme achevée, et le modèle qu'il a désormais à dépasser - voilà ce que fut essentiellement le mouvement français de mai 1968, voilà déjà sa victoire".

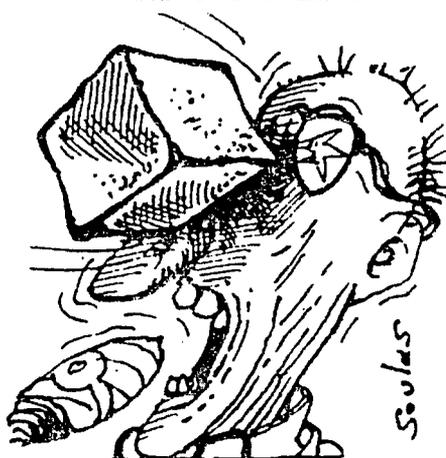
Le commencement d'une époque - Internationale Situationniste n° 12 septembre 1969.

Si le bilan des événements de mai 68, tiré en septembre 69 par les Situationnistes, peut paraître vingt ans plus tard, au regard de la situation sociale présente, une "exagération pernicieuse", il n'en demeure pas moins que ce coup de tonnerre dans un ciel serein fut l'expression la plus massive et la plus voyante d'un phénomène qui allait provoquer sporadiquement l'embrasement des jeunes ouvrières et étudiantes du vieux continent européen, et au delà toucher les U.S.A. et l'U.R.S.S., pendant plus d'une dizaine d'années. Le mouvement de Mai fut une explosion sociale avec tout ce que cela peut avoir de surprenant : - comme la rapidité avec laquelle les grèves et les occupations spontanées se généralisèrent à l'ensemble des entreprises françaises sans l'assentiment des syndicats débordés par l'ampleur d'une crise sociale en émergence, Mai 68⁶⁸ indéniablement marqué par l'époque qui le vit naître. Les racines du mouvement sont à rechercher dans la détérioration des conditions d'existence, en cette fin des années 60, qui laissent déjà augurer de l'essoufflement de la reprise économique de l'après guerre, mais aussi dans les remous universitaires dont les principales revendications exprimées visent la réforme de l'enseignement supérieur et la dégradation des conditions d'étude conséquence de la surpopulation des universités. A cela il faut ajouter l'usure des partis politiques traditionnels et la crise du pouvoir d'Etat, incapable de forger une unité nationale autour d'un projet de société. Le vide politique, conséquence de la crise du gaullisme et la faillite gouvernementale à travers un début de solutionnement à la crise sociale, profite largement au mouvement dans un premier temps, ainsi qu'à la mouvance de la gauche social-démocrate qui utilise, malgré son opposition en demi-teinte, les événements comme tremplin à une évolution politique durable vers le pouvoir, qui aboutira en Mai 81. La conséquence la plus directe des événements pour la gauche social-démocrate fut sans doute la naissance d'un phénomène qui lui imposa d'engager un processus de rénovation idéologique qui fait d'elle, aujourd'hui, la gestionnaire attendue du système capitaliste français.

En France, le mouvement a été vaincu, mais aucunement écrasé. Il semble que jamais une crise sociale d'une telle gravité n'aurait fini sans qu'une répression féroce ne vienne affaiblir plus ou moins durablement, le courant révolutionnaire. En fait, il fut plus sûrement vaincu de l'intérieur que laminé par les forces de répression ; plus sûrement victime de ses représentations de la société et de ses illusions que liquidé par la force armée. Et la première de ses illusions fut d'être resté enfermé sur le terrain revendicatif ainsi à même d'offrir plus aisément prise à la récupération syndicale. La seconde fut de n'avoir su réduire les séparations entre les individus atomisés ou les groupes souvent isolés dans les usines occupées. Les séparations réussirent de justesse à défendre toutes les forces canalisées du vieux monde tant il est difficile de liquider la part d'allévation et de sensibilité qui sont en nous. Les faiblesses et ces limites, exprimées entre autre par l'absence du passage de la grève passive à l'engagement d'un processus de communisation du mode de production et de la redistribution des richesses, sont aussi les conséquences naturelles de l'ignorance et de l'improvisation. Elles représentent le poids mort du passé sur nos consciences et la difficulté de secouer le joug des certitudes théoriques et des préjugés idéologiques.

Ce qui reste, vingt ans après, au delà du souvenir nostalgique d'un intense moment de révolte individuelle et de bouleversement des habitudes et des servitudes, est l'idée généralement admise qu'une société structurellement organisée peut être bouleversée, et même transformée par l'action combinée d'individus mus par la même volonté d'en finir avec un monde sans perspective ; portés par un idéal commun de liberté et de fraternité. Et si Mai 68 est encore communément perçu comme l'expression virulente d'un immense ras le bol des règles sociales et des conventions désuètes imposées par la bourgeoisie la plus arriérée d'Europe, ce mouvement n'en fut pas moins la manifestation implicite d'une volonté, certes confuse et incorrectement formulée, de révolutionner l'ensemble des relations sociales.

A VOTÉ !



Les politiciens de l'époque, dont certains sont toujours dans l'arrière cour du pouvoir, tremblent encore à l'évocation de cette formidable déflagration populaire dont le souffle chaud de l'émeute leur a laissé un goût amer de débâcle évitée de justesse, et leur a montré combien le pouvoir des princes peut être éphémère et de peu de poids. Les émeutiers, quant à eux, passés les moments euphoriques des combats sur les barricades, n'ont guère su tirer parti du potentiel de sympathie que leurs actions suscitaient, ni chercher à capitaliser durablement les acquis et encore moins la formidable richesse humaine qui s'était au cours de ces jours dramatiques, exprimée. N'ayant tiré que peu de leçons des pratiques les plus avancées - celles qui touchèrent aux aspects les plus sensibles de la vie privée - les barricadiers ramenèrent la critique passionnée dans la sphère publique à portée des forces-composites de l'organisation sociale qui ne pourraient que s'en emparer et la vider de son contenu subversif. Les aspirations furent ainsi récupérées par les partis et les institutions, ne laissant comme préoccupation constante aux gauchistes, issus du reflux du mouvement contestataire, que la possibilité de vaquer à la construction d'une miriade de groupuscules ; représentant autant de prétention à donner au peuple le guide suprême et à la masse inculte la conscience, deux ingrédients majeurs dont le manque, pour ces stratèges aux petits pieds s'était fait cruellement sentir. Parallèlement au développement des sectes gauchistes, qui fonctionnent à la crise permanente et à l'exclusion, se constituent une multitude de groupes focalisés et structurés sur des revendications spécifiques répondant aux revendications de tel milieu ou de telle couche sociale. Ainsi le féminisme, l'anti-militarisme, la lutte homosexuelle, ... sont des lieux où s'opèrent, à travers le particularisme des revendications, la reprise en main idéologique laissant présager le rôle que vont jouer au cours de la décennie suivante ces Lobbies en constitution, sur les grandes orientations d'une société qui va se nourrir de ces contestations parcellaires et en faire le moteur de sa restructuration sociale.

VICTOIRE DU SITUATIONNISME

Après l'éviction du trop remuant J.P VOYER, les éditions Gérard Lebovici ont repris le contrôle de la circulation des idées. L'entreprise de démolition systématique de la théorie Debordiste, menée par le sinistre "Institut de Préhistoire Contemporaine" semble enfin marquer le pas.

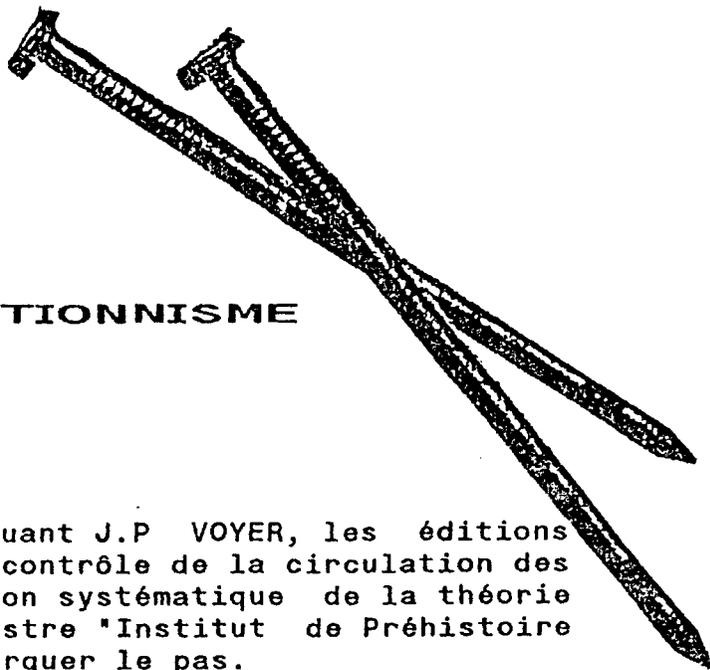
L'existence autour de Guy DEBORD, d'une structure solide et reconnue est essentielle. Une certaine "orthodoxie" permet aux éléments situationnistes extérieurs de se repositionner.

Le foisonnement de revues se reconnaissant dans la ligne Debordiste n'a jamais été aussi grand :

- FIN MOT DE L'HISTOIRE
 - ENCYCLOPEDIE DES NUISANCES
 - L'EXAGERE
 - CASH
 - INSTITUT DE LA GUERRE SOCIALE
- Pour ne citer que les plus connues...

Le mouvement est mort et malgré tout on cherche encore à récupérer sa dépouille comme pour l'exorciser. En effet depuis quelques années les médias (TV, radio, presse) se mobilisent pour "donner la parole" à tous les pseudo-représentants patentés du mouvement défunt. Chacun y va de son petit couplet, de sa révélation "iné-dite", de son souvenir attendri afin de dissimuler la vraie nature de ces journées sous un flot de mensonges, ou bien d'en noyer le sens dans une confusion généralisée. Les émissions, interviews, articles, recueils d'affiches et de photos, films, débats, livres, etc ... se succèdent à la cadence d'une production marchande toujours liée à des besoins et une demande de consommation renouvelée. De l'extrême droite à l'extrême gauche le but est de conjurer l'immense trouille que leur a collée le spectre de la Révolution. Partis, syndicats, gauchistes, et autres ex-nouveaux philosophes détenteurs de ce qu'ils appellent "l'esprit de Mai" participent par leurs œuvres à consolider ce système et rejettent ainsi un soulèvement aussi inquiétant que vingt ans plus tard il faille encore chercher à l'écraser sous une pile de bouquins. Et certes que l'on n'entende rien à l'événement par pénurie de parole ou qu'on soit assourdi par abondance de verbe, le résultat est le même : le sens est enseveli. Et c'est bien de redonner son sens à ces événements qu'il s'agit, aujourd'hui, afin de comprendre la crise sociale en devenir et les affrontements futurs.

Jean-Luc FAUTERET



La crise qui a éclaté, il y a quelques semaines en Arménie soviétique, ou plus exactement dans le canton arménien enclavé dans l'Azerbaïdjan soviétique, a montré encore une fois à quel point le marxisme avait eu tort de sous-estimer l'importance des problèmes nationaux, à quel point le marxisme a échoué à résoudre les problèmes ethniques. A la différence de Proudhon, Marx et Engels ne se sont jamais beaucoup préoccupés des questions nationales.

Pour eux la nation était une communauté humaine secondaire suscitée par le développement du capitalisme et donc destinée à disparaître avec lui.

Le résultat de ce manque d'intérêt conceptuel pour les problèmes nationaux est l'absence d'une théorie de la nation valable et cohérente dans le mouvement marxiste.

Il y a eu cependant une école de pensée pour tenter de combler cette lacune dans la doctrine, celle des socialistes autrichiens regroupés autour d'Otto Bauer et Springer.

Bauer corrige ainsi la fameuse et équivoque formule de Marx : "Les prolétaires n'ont pas de Patrie" :

"Les prolétaires n'ont pas de patrie, et bien donnons leurs en une !".

Pour les socialistes révolutionnaires autrichiens de la tendance Bauer, on reconnaît une synarchie (une démocratie authentique) au sort qu'elle réserve à ses minorités.

Une des premières tâches de l'effort révolutionnaire tendant au communisme doit être de redonner au prolétariat ce que lui a ôté la bourgeoisie triomphante : une patrie.

Il y a du Jaurès ou du Proudhon dans ce socialisme là.

Les marxistes russes qui militaient eux aussi comme leurs camarades autrichiens dans un Pays multiculturel et multiracial n'ont pu éviter d'avoir à se pencher également sur la question des nationalités et sur ce qu'on appelle aujourd'hui, improprement d'ailleurs, le racisme et la xénophobie.

L'attitude de Lénine a été cependant plus ambiguë que celle de Bauer et Springer.

Le centralisme démocratique qui est au cœur de sa doctrine était incompatible avec une approche fédéraliste à la Proudhon.

Pour Marx comme pour Lénine les luttes de libération nationale n'étaient qu'un moyen en combattant ainsi les impérialismes de faire avancer la bouleverson prolétarienne, pensant qu'elles perdaient toute raison d'être après la victoire du socialisme révolutionnaire. L'intérêt de Lénine pour les questions raciales et ethniques n'était que pure tactique au départ.

Il est évident quand on se penche un peu sur son œuvre que celui-ci a cru jusqu'au bout qu'Arméniens, Azéris, Lithuaniens, Lettons, Ukrainiens, Russes, etc ... finiraient par fusionner rapidement pour former un homme nouveau dégagé de toute spécificité ethnique linguistique et culturelle, d'où le qualificatif de soviétique donné à l'Etat né de la Révolution d'Octobre. Il s'agissait d'éviter soigneusement toute référence à un territoire ou à un peuple précis afin de bien faire comprendre à tous que ce nouvel Etat avait vocation à s'étendre au monde entier au fur et à mesure des conquêtes, et de la généralisation du mouvement communiste.

Bien qu'ayant vigoureusement condamné l'école austro-marxiste de Bauer (essentiellement par opportunisme) Staline a fini par beaucoup s'en rapprocher.

Il n'en reste pas moins que l'actuelle constitution soviétique rend pratiquement impossible tout retour à une situation antérieure, tout retrait de l'Union.

Le droit à la séparation ou à la sécession n'est que formel en URSS, d'où l'impossibilité d'envisager le rattachement du Karabakh à l'Arménie. le droit à l'indépendance n'a d'intérêt que s'il peut contribuer à affaiblir l'impérialisme. Avec la bouleverson prolétarienne les unions deviennent irrévocables. Même si 50 ans de cette tactique ont fini par hisser ce moyen à la hauteur d'un principe.

A force de soutenir un peu partout les luttes de libération nationale dans le monde on finit par en faire un but en soi. C'est ce qui s'est passé dans le mouvement communiste international, où l'indépendance pour l'indépendance est devenu le principe majeur de toute action anti-colonialiste, anti-raciste.

Lénine avait bien entrevu la loi d'inégal développement mais il n'a pas pensé à la transposer aux rapports entre les ethnies d'un même pays.

La part des Russes de souche ne cesse de décliner au point de vue démographique en URSS alors que celle des Musulmans par contre ne cesse d'augmenter (de 50 à 80 millions).

Il y a gros à parier que ces problèmes raciaux n'ont pas fini d'empoisonner la vie soviétique.

Voir la carte ci-contre montrant quelques unes des cent nations composant la gigantesque société multi-raciale et multiculturelle qu'est devenue l'URSS.

Bien que les Russes aient encore et pour longtemps la majorité des postes dans l'armée, la police et la politique, ou justement à cause de cela. Le fait que les Russes de souche soient omniprésents dans les postes clés explique peut-être le phénomène de rejet dont ils commencent à être victimes.

Comme le remarque Hélène Carrère d'Encausse dans son dernier ouvrage tout semble indiquer que contrairement aux idées reçues, la modernisation des pays entraîne au contraire un réveil des sentiments nationaux, et qu'il s'agit là "non d'une étape de transition mais d'un phénomène durable".

La gauche française qui vit maintenant présupposément dans une France multiraciale et multiculturelle, devrait se préoccuper de nouveau un peu plus de ces questions avant qu'il n'arrive à notre pays la même chose, les mêmes malheurs, les mêmes heurts.

Les problèmes raciaux et ethniques ne sont-ils pas les symptômes de déséquilibres sociaux plus profonds ? Dans quelle mesure la question des nationalités dépend-t-elle des problèmes sociaux ?

Faut-il redéfinir les rapports du Un et du Multiple au sein de notre République indivisible, qui pourrait rester une tout en devenant cependant plus "divisible".

Au lieu de se contenter d'absurdités sémantiques du genre "nation multinationale" en guise de slogan. La loi d'inégal développement de Lénine peut s'appliquer aux rapports entre les races et les peuples composant notre société. Les nations et les minorités ethniques n'avancent pas toutes d'un même pas dans la voie du progrès. La marche vers le communisme en sera d'autant plus contrariée. Ne faut-il pas en tenir compte ???

Pierre de La Crau.

NOM PRENOM

ADRESSE.....

CODE POSTAL VILLE

Souscrit un abonnement à l'UNISME

1 AN = 15 F - SOUTIEN 100 F.

Paiement par chèque uniquement, à l'ordre du FRONDEUR

Toute correspondance est à adresser à : LE FRONDEUR*

* Sans autre mention

B. P. 105

94402 VITRY-SUR-SEINE CEDEX

Ayant, dans le numéro 1 de la présente revue, conclu volontairement la présentation du projet - dont cette rubrique rendra régulièrement compte - sur une suite à donner, je me devais de préciser pour une meilleure compréhension la méthode mise en œuvre pour l'élaboration d'un contenu qui satisfasse à nos exigences. La première, celle qui retient toute notre attention, se formule comme la nécessité d'exister en totale indépendance vis-à-vis de toutes les idéologies ; de tous les dogmes qui ont profondément marqué ce siècle. Bien que ceux-ci soient constitutifs d'un patrimoine culturel, que nous ne pouvons nier, il nous faut à partir de leurs apports conceptuels les plus pertinents, donner un sens à la perspective qui nous anime, mais aussi participer par nos apports de réflexion à la constitution d'une pensée critique libérée de tous préjugés et de tous préceptes moralisants. C'est-à-dire faire remonter la parcelle de critique sociale enfermée au plus profond de nous, lui donner les moyens d'émerger, de se construire, de s'affirmer. Aussi au préalable nous faudra-t-il lever quelques ambiguïtés nées d'une démarche, certes un peu ardue, mais quelque peu novatrice. Ma proposition se doit de s'étayer sur une orientation dont la précision devra apparaître, sous peine de rendre caduc l'énoncé du projet, au fil des numéros à venir. Pour fonder cette orientation, nous nous devons d'ouvrir un espace de liberté, un espace à défricher, non fermé, traversé par l'émotion, le jugement, mais aussi dans un premier temps, souffrant d'imprécision. Que l'on ne se méprenne pas sur nos attentions, nous ne cherchons pas à enrayer la décomposition des valeurs traditionnelles, ni œuvrer contre la crise morale et philosophique qui plonge dans le désarroi nos contemporains, ni prêcher une nouvelle théorie de la libération de l'homme. Tout d'abord, nous ne croyons pas à la disparition des valeurs traditionnelles qui se reformulent autrement et réapparaissent sur d'autres champs d'application correspondant à l'évolution de nos sociétés modernes. Ensuite la traditionalité est une construction intellectuelle en permanence soumise à l'érosion du temps ou bouleversée par les civilisations. Chacune d'elles a une perception toute particulière de ce qui constitue ses valeurs traditionnelles. Et enfin nous en contestons souvent la qualité de valeurs humaines issues d'une société dont l'humanité a été expulsée au profit de l'absence de toutes relations sociales posant la convivialité comme projet. De même il ne s'agit pas ici d'exposer les rêves d'un groupe d'idéalistes et leur vision d'un monde utopique, mais de tenter de contribuer, par nos réflexions, nos interrogations, nos recherches, à la constitution de l'expérimentation de nouvelles pratiques visant la transformation des relations sociales actuelles. Pour cela, il nous faut tout d'abord saisir notre époque comme celle des plus grands et des plus rapides bouleversements que l'humanité ait jamais connus, au point qu'il nous est devenu indispensable de rompre avec nos habitudes de pensée pour l'essentiel fondées sur le point de vue commun des médias, si nous voulons donner une pertinence à nos jugements et améliorer le sens des termes employés. Etant entendu que ceux-ci donnent sens à un contenu social basé sur une vision présumée des rapports sociaux, il s'avèrera nécessaire d'en préciser le choix de telle ou telle formulation. Ainsi cette rubrique se propose d'être une petite modeste d'un laboratoire d'analyses sociales dont le devenir se construit pas-à-pas, chaque jour, ici et ailleurs, au gré des luttes sociales et des remises en cause individuelles.

Le lecteur aura compris, je le suppose, nous aurons une large porte sur un immense territoire que nous allons ensemble tenter d'explorer. Une exploration que nous osons espérer féconde et plurielle comme la diversité des points de vue qu'offrent les sensibilités diverses des personnes qui constituent le collectif de rédaction, disons plus justement le collectif d'orientation, en constitution, largement ouvert aux bonnes volontés et dont le rôle primordial sera de donner une cohérence d'ensemble à cette petite publication aux moyens encore très limités. Là encore, l'espoir de voir augmenter nos moyens sous entend de la part de nos lecteurs un soutien actif et une participation renouvelée. Car cette petite publication à la périodicité trimestrielle ne pourra réellement vivre que si les individus convaincus de son utilité se donnent le mal de la faire vivre tant matériellement que politiquement. J'emploie volontiers le terme politique dans son sens le plus générique : nous nous situons plus résolument dans une mouvance anti-politique - bien que la présence de maladroît préfixe réduisant constamment notre vision du monde à un éternel antagonisme m'indispose fortement - que du côté de l'apolitisme cache misère d'une absence d'opinions de certains de nos contemporains. La grande farce électorale qui s'achève, à laquelle nous consacrons un article tant le phénomène est révélateur de l'état de décomposition avancée de la pensée contemporaine ne démentira pas mon propos. Mais nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement sur ces considérations.

N'ayant aucune envie, ni prédisposition particulière, à écrire des livres comme notre ami Pierre de la Crau le laissait entendre d'une manière toute provocante dans un éditorial qui ressemblait à une longue énumération de thèmes de réflexion aussi pléthoriques que variés, nous laisserons la parole le plus souvent possible aux lecteurs désireux de suivre avec nous le cheminement à travers les dédales de la pensée critique en construction. Ainsi les thèmes, dont la classification verticale de Pierre voulait rendre compte, sont à saisir comme autant de pistes à parcourir. Nous partons de l'a priori de n'en privilégier aucune mais de les aborder toutes, ce qui peut sembler irréaliste et fort prétentieux. Etant par nature curieux, qualité rare aujourd'hui, la découverte par vos contributions d'éléments nouveaux dans des domaines dont nous avons une connaissance souvent approximative devrait participer à enrichir l'ensemble de la relation que nous tenons à créer entre les lecteurs et les "animateurs" de la revue. Ainsi nous nous refusons de nous placer dans le rôle de l'écrivain qui rédige ce que le lecteur à envie de lire, comme nous n'acceptons pas la division entre celui qui écrit - dont on suppose souvent hâtivement qu'il en possède les qualités appropriées - et celui qui lit passivement. Aller au-delà de ce postulat, mettre en pratique ce début de rencontre formelle : c'est déjà participer à la réflexion de comment et avec quels moyens nous comptons tenter de transformer réellement à plus ou moins long terme les conditions actuelles d'existence.

Pratiquement nous divisons cette publication en deux grandes parties : la première, constituée d'articles rédigés par les membres du comité d'orientation exprimera la diversité des opinions de celui-ci et servira à nourrir la réflexion commune sur des sujets d'actualité. La deuxième, formée de cette présente rubrique dont je viens de préciser le projet, se comprendra entre un lieu d'échanges et de confrontation - L'une renverra sans doute à l'autre par une inter-relation que nous essaierons de rendre vivante et dialectique pour former un tout qui tendra vers une certaine cohérence. Il n'y a pas explicitement nécessité de séparer arbitrairement en créant deux pôles distincts en compétition mais une volonté de créer ici un lieu réservé au débat et à l'expression autour de la problématique que j'ai préalablement exposée (voir n° 1) et que je résume ainsi : "Analyser quelles sont les déterminations profondes qui font se mouvoir ce monde", car enfin ce qui nous importe le plus aujourd'hui, afin de nous réapproprié une parcelle de notre humanité dépossédée et peser sur le cours de cette dépossession au gré des événements quotidiens, c'est bien de connaître le plus précisément possible tout ce qui participe de près ou de loin à cet état d'aliénation généralisée qui donne à penser à nos contemporains que "rien ne peut se transformer de façon positive" durablement, et que tous les changements radicaux survenus de par le monde depuis des décennies finissent par donner naissance à de nouvelles monstruosités totalitaires.

Définir un tel projet dont la fonction consiste à formuler une tentative de mise en pratique du changement peut sembler une aberration pour le commun des mortels qui pressent sa conduite au fil des événements comme une quête désespérée du sens à donner à sa vie. N'est-il pas tout d'abord essentiel de rompre avec l'état d'esprit qui empoisonne toute activité en gestation, à savoir la morosité et l'immobilisme que procurent la vision d'un combat qui semble perdu d'avance ? Sombrier dans le pessimisme n'est-ce pas laisser ceux qui gouvernent - et pas seulement l'Etat, mais aussi nos vies et nos consciences - œuvrer en toute liberté à notre assujettissement complet à l'idéologie bâtie sur la négation de l'homme réduit à la fonction d'une vulgaire marchandise que l'on achète puis jette lorsque celle-ci est périmée ? Sombrier dans le renoncement n'est-ce pas tolérer en nous ce que nous cherchons par ailleurs à combattre : la séparation ? Cette rubrique se comprend donc aussi comme une réaction virulente au renoncement théorisé par ceux qui passent le meilleur de leur temps à se mentir afin de cacher quelques honteuses désertions.

En conclusion et conséquemment aux précisions apportées ici, la liberté de ton qui se doit de prévaloir dans ces colonnes n'a pas à craindre de la part de quelques zéloteurs officiellement branchés, l'ex-communication majeure, cette terreur des bonnes consciences méta-scientifiques.

Jean-Luc FAUTERET

Comité d'Orientation l'UNISME

Denis Letellier, Jean-Luc Fauteret

Le directeur assumant la responsabilité pénale de la publication : Pierre de La Crau.

Dépôt légal : à parution.